

grand, qui travaille beaucoup et qui est peut-être un roi, il me disait hier : " Tu viendras dans le royaume de mon père. " Tu sais hier lorsqu'il ouvrit la porte sans la toucher, et qu'il alla chercher dans son tablier de l'eau à la fontaine ? — S'il est riche, et si son père est roi, pourquoi ne porte-t-il jamais son déjeuner ? Il ne s'excuse même pas de manger toujours le nôtre ; sa maman pourrait bien lui donner quelquefois des œufs et de belles oranges. — Il faut le lui demander, frère, moi je crois que je n'oserais. Si sa bouche n'allait plus sourire, si ses grands yeux allaient devenir triste !

— Pourtant il ne peut pas supporter que nous donnions toujours ; en bon camarade il devrait parler des mets que l'on mange chez son père. — Mais comment le lui dire ? — Oh ! j'aimerais mieux lui donner tous mes œufs durs et mon pain blanc plutôt que de le fâcher — Une idée, frère, il faut en parler au F. Bernard. — Oui demain — et les innocents s'endormirent sans que leur âme blanche fut ternie : leurs bons anges faisaient la nique à Satan.

Le lendemain ils marchaient bien vite dans les deux sentiers qui mènent au couvent. Ils eurent quelques distractions en servant la messe. Je crois même qu'une fois ils répondirent *Ora pro nobis*, pour *Deo gratias*, ce qui surprit beaucoup F. Bernard. Et, quand ils furent assis sur le banc de l'école, ils n'écoutaient guère leur leçon, l'instituteur s'en aperçut.

" Qu'avez-vous ? " — O père, nous voudrions vous demander un conseil ? " Il crut que le monde déjà les attirait vers ses voies et ses grands chemins ; il trembla pour ses mignons. — Qu'avez-vous, répéta-t-il, en faisant un grand signe de croix. — Une peine, père. — Quoi donc ?